

LE BIEN  
DE L'ÉGLISE

34

---

Imprimerie L. TOINON et Co, à Saint-Germain.

LE BIEN  
DE L'ÉGLISE

SERMON

PRONONCÉ LE 12 JUIN 1870, A L'ORATOIRE,  
A L'OCCASION DE SON INSTALLATION.

PAR

AUG. DECOPPET

---

PRÉCÉDÉ DU DISCOURS D'INSTALLATION  
DE M. LE PASTEUR DHOMBRES

---

SE VEND AU PROFIT DES PAUVRES

---

PARIS  
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
2, RUE DE LA PAIX, 2

—  
1870

# INSTALLATION

DE M. LE PASTEUR DECOPPET

---

Le Dimanche 12 juin 1870, dans le temple de l'Oratoire, M. le pasteur Louis Auguste Decoppet a été installé dans sa charge de pasteur titulaire de l'Église Réformée de Paris, en remplacement de M. le pasteur Rognon, décédé.

Après le service fait par le lecteur, M. le pasteur Dhombres, délégué par M. le pasteur Grandpierre, président du Consistoire, en congé, est monté en chaire. Il a lu la confession des péchés, indiqué le chant du psaume : *Vous, saints ministres du Seigneur*, et prononcé une prière spéciale pour la solennité de ce jour. Après quoi il s'est exprimé en ces termes :

MES FRÈRES,

« Appelé en ce jour solennel à suppléer le vénérable président du Consistoire, nous nous sentons partagé entre le regret de ne pas entendre avec vous une voix plus autorisée,

et la légitime satisfaction de présenter nous-même à ce troupeau un fidèle pasteur auquel nous unissent des sentiments particuliers d'affection chrétienne.

» L'acte auquel nous procédons en ce moment est lui-même fondé sur deux actes antérieurs dont je vais vous lire les pièces : l'un, l'élection faite par le Consistoire ; l'autre, la confirmation du Gouvernement impérial. »

(Ici M. le Pasteur Dhombres a lu l'extrait de la délibération consistoriale et le décret qui l'approuve.)

« L'installation d'un nouveau pasteur est un grand événement dans la vie d'une église, quelle que soit en cette circonstance, comme en toutes les autres, la simplicité peut-être extrême de nos formes religieuses. S'il est vrai, suivant une parole de saint Paul, que c'est Christ lui-même qui du sein de sa gloire donne « les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes..., les autres pour être pasteurs et docteurs! » quel jour, que celui où le Christ glorifié donne un nouveau pasteur à un troupeau !

» Voilà un homme qui est revêtu de la plus haute des charges, celle de travailler au salut des âmes, et qui est établi, pour toute la durée d'une vie humaine peut-être, sur le troupeau confié à ses soins. Il devra proclamer dans les temples la bonne nouvelle du salut, verser sur le front des enfants l'eau du baptême, distribuer aux communiantes les symboles sacrés du corps et du sang de Jésus-Christ. Il devra porter de maison en maison cet Évangile qu'il porte dans la chaire, de telle sorte que ses visites ne soient que sa prédication continuée. Il devra instruire des catéchumènes, jeter dans les jeunes esprits de toute une génération la semence

de l'Évangile. Il exhortera et priera au chevet du malade ; il prononcera sur le bord des tombes les suprêmes adieux et les paroles de l'immortelle espérance. Il sera auprès des pauvres, avec le concours de nos diacres, l'organe des charités de l'Église, le distributeur de l'aumône matérielle et de l'aumône spirituelle. Il sera appelé, dans nos conseils ecclésiastiques, à émettre des avis, à déposer des votes d'une extrême importance pour le gouvernement de la maison de Dieu. Il va se lier enfin, et comme se mêler à votre vie et à la vie de vos familles par les relations les plus multipliées et les plus intimes. Quel pouvoir vous remettez entre ses mains ! quelle action directe ou indirecte, quelle influence, volontaire ou involontaire, va émaner de lui ! Si le premier des intérêts est l'intérêt religieux, si ce qu'il y a de plus grand en nous c'est notre âme immortelle, ne voyez-vous pas que chaque acte, chaque parole du pasteur peut avoir un retentissement éternel ? Fidèle dans son enseignement, fidèle dans sa vie, quel bien incalculable il peut faire ! Enseigner, avertir, consoler au nom du Seigneur ; éclairer et former pour une large part la conscience générale ; placer incessamment les âmes devant toute la majesté de la loi de Dieu, devant toute l'étendue de ses miséricordes, devant toutes les obligations de la sainteté chrétienne ; les exciter, dans des occasions toujours renaissantes, à la crainte de Dieu, à la repentance, à la foi, à l'espérance et à l'amour ; semer ainsi en tant de milliers de cœurs des germes qui ont l'avenir pour se développer et qui pourront prolonger l'influence du pasteur bien au delà des limites de sa carrière terrestre... quelle œuvre sainte, féconde, immense !

» Mais s'il était infidèle dans son enseignement ou dans sa vie... ah ! dispensez-moi de décrire cette infidélité et ses

conséquences. Qu'il me suffise de dire avec épouvante qu'il ferait alors autant de mal qu'il aurait pu faire de bien, et qu'un tel ministère passerait comme un souffle de mort sur le champ de Dieu.....

» Cette nécessité de l'entière fidélité du ministre de Jésus-Christ apparaît plus impérieuse que jamais dans l'époque troublée où nous sommes. Ce qui caractérise notre siècle, n'est-ce pas un ébranlement général et profond des croyances? Une critique, qui ne respecte rien, s'est attaquée non-seulement à la partie théologique et par conséquent humaine et variable de la foi chrétienne, mais encore à ses doctrines les plus essentielles, à ses faits les mieux établis. Et tandis que la foi au surnaturel, et bientôt la foi aux réalités célestes et aux grandes vérités morales elles-mêmes va s'affaiblissant... l'homme se courbe vers la terre et s'asservit de plus en plus à ce monde embelli par son génie. Il semble que cette soif de l'infini qui est dans son âme et qui devait le conduire aux fontaines célestes, il s'en aille la porter aux jouissances inférieures et périssables, en s'y précipitant avec l'élan égaré d'un être immortel!

» Et pourtant il y a des besoins religieux dans ce siècle travaillé par le doute et par le matérialisme; il y a des instincts supérieurs au fond des âmes, et ils sont, peut-être, d'autant plus puissants, ils réclament d'autant plus satisfaction, qu'au milieu des splendeurs de la civilisation et de l'accroissement du bien-être, l'homme est mécontent et malheureux. Assujetti à moins de souffrances qu'autrefois, il souffre davantage; un malaise intérieur le tourmente, et il a été trop ouvert, ou du moins entr'ouvert, aux lumières de la vérité chrétienne pour pouvoir se contenter jusqu'à la fin du vide désolant de la vie mondaine. Jamais donc la divine re-

ponse de l'Évangile ne fut plus nécessaire à faire entendre qu'au sein de cette génération ; mais une réponse intelligente autant que fidèle, sympathique autant que vraie, humaine autant que divine, une réponse appropriée à des esprits prévenus et à des cœurs enivrés et trompés tout ensemble par les enchantements du siècle.

» Dans l'Église, je vois se reproduire les traits divers de notre époque. J'y retrouve, hélas, cette même ardente poursuite, ce même esclavage des intérêts matériels et des jouissances d'un jour ; j'y retrouve aussi ce même ébranlement profond des croyances. Mais ce qui aggrave ici la crise, c'est que cet ébranlement que nous considérons comme un mal est considéré par quelques-uns comme un bien, comme un progrès nécessaire, comme un fruit normal de la liberté qui est l'honneur de notre Église ; en sorte que nous qui croyons à une vérité révélée de Dieu, absolue et immuable, et qui affirmons que cette vérité fait loi pour le troupeau et pour ses conducteurs, nous devenons suspects d'étroitesse d'esprit, d'intolérance et même d'injustice ! Étrange aberration qui invoque l'intérêt religieux lui-même ; car on nous dit que le vague, l'indétermination, la liberté illimitée, le droit égal de la négation et de l'affirmation dans une même église, sont la condition du progrès chrétien ! Que de difficultés, que de malentendus, que d'entraînements, que d'obstacles nouveaux créés par la crise actuelle et s'ajoutant à ceux que la vérité rencontre toujours dans le cœur humain !

» Parfois vos pasteurs sentent leur esprit se troubler et leur cœur défaillir..... Qu'ils ne cèdent pas à cette tentation, mais qu'ils reprennent courage ! Après tout, il y a pour tout pasteur fidèle une divine simplification de sa mission dans ces jours difficiles. Il y a une position à prendre au-dessus de



tout esprit de parti, au-dessus de toute crainte, de toute défaillance et de tout scrupule maladif : c'est d'être, franchement et sans autre préoccupation, les hommes de l'Évangile et les ambassadeurs de Jésus-Christ.

» Oui, pasteurs, mes chers collègues, soyons les hommes de l'Évangile, et le voilà trouvé ce terrain sur lequel la fermeté ne saurait être contestée par aucun esprit sérieux. *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ notre Seigneur* ; nous avons, nous, un mandat impératif qui fait toute notre force, toute notre dignité, toute notre autorité. Nous avons à proclamer l'éternel Évangile : l'homme pécheur et perdu, Christ fils de Dieu et fils de l'homme, Sauveur de cet homme perdu, Christ le saint et juste, *mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification*, monté au ciel et, du haut du ciel, répandant son Saint-Esprit pour régénérer toute âme qui se repent et qui croit. Voilà les termes de notre mandat que nous ne devons ni changer, ni laisser changer. Voilà le fondement sur lequel nous devons être invariablement assis, sous peine de briser notre communion avec tout ce qui s'appelle ici-bas une Église chrétienne.

» Soyons les hommes de l'Évangile, et nous aurons du même coup toute la largeur qui convient à notre mission. L'Évangile est aussi large qu'il est *étroit*, car, sous l'unité essentielle, il autorise la plus entière diversité des conceptions secondaires. C'est, sans doute, un témoignage de notre faiblesse, que cette divergence des esprits ; mais c'est aussi un témoignage de la richesse de la vérité qui nous domine tous, qui est plus grande que toutes nos formules, et dont les diverses théologies, les diverses églises et les diverses individualités pastorales sont destinées à mettre en relief

toutes les faces et à faire briller tous les rayons épars.

» Soyons les hommes de l'Évangile, et nous ne séparerons pas la vérité de la charité. Qu'est-ce que l'Évangile? c'est la proclamation de l'amour de Dieu, et comment l'annoncerions-nous sans l'éprouver? Nous devons vous aimer, vous les petits et vous les grands, vous les puissants et vous les plus obscurs, vous les riches et vous les plus pauvres, vous qui pensez comme nous et vous qui avez des sentiments contraires; nous devons vous aimer tous et nous sentons que nous vous aimons et que nous pouvons dire avec saint Paul : « *Le souhait de mon cœur et la prière que je fais à Dieu pour Israël, c'est qu'il soit sauvé.* » Et pour nous, Israël, c'est cette Église protestante qu'il a soutenue à travers tant d'orages, c'est tout ce troupeau dans tous ses membres sans aucune exception. Quand on sentira une telle charité dans nos cœurs, on nous rendra justice, on verra que pour nous la fermeté s'associe au respect et à l'amour de tous nos frères.

» Soyons les hommes de l'Évangile, enfin, non-seulement par les paroles mais par la vie. Soyons les modèles de nos frères, comme saint Paul l'écrivait à Timothée, *en conduite, en charité, en esprit, en foi, en pureté.* Et si l'on sait quelle est la couleur de nos convictions, et la décision de nos principes, qu'on sache aussi et avant tout que nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ et les vrais pasteurs des âmes... Alors nous sommes assurés de faire du bien, plus de bien que nous n'en verrons peut-être au sein des circonstances difficiles où s'exerce aujourd'hui notre ministère. Car en prêchant cet Évangile avec fermeté, largeur, charité, par notre vie autant que par nos paroles, nous répondrons aux besoins éternels de l'âme humaine qui est faite pour l'Évangile comme la poitrine pour l'air du ciel. Que l'Évangile vous plaise ou vous dé-

plaise, que vous l'appeliez ou que vous le redoutiez, que vous l'accueilliez avec sympathie ou que vous lui résistiez pour un temps; il vous le faut, hommes de ce siècle, il vous le faut, membres de cette Église! L'Évangile, c'est l'unique base de la certitude religieuse morale, intellectuelle même; c'est la réponse aux soupirs les plus intimes de votre cœur, c'est le pardon de vos péchés, c'est la main divine tendue à votre faiblesse pour briser les fers de la corruption, c'est la paix de votre conscience, c'est la consolation de vos deuils, c'est la bénédiction de vos foyers, c'est le gage unique de votre félicité éternelle, et vous nous remercerez un jour de ne vous l'avoir jamais voilé, mais de vous l'avoir toujours présenté avec une fermeté invincible!

» Mon jeune frère, vous me pardonnerez d'avoir tant parlé de notre saint ministère qu'il ne me reste plus le temps de parler de vous. Je vous dois cependant, et je dois à cette assemblée de lui dire quelques mots du nouveau pasteur qui vient d'être placé à sa tête.

» Pendant que je traçais ce noble programme, je sentais qu'il était le vôtre; il me semblait vous entendre adhérer par les actes déjà accomplis de votre carrière pastorale et par les sincères désirs de votre cœur à chacune de mes paroles.

» Si vous avez été appelé dans cette grande Église, si, par suite de la mort prématurée de notre regretté collègue et ami, Louis Rognon, vous avez reçu sitôt ce titre de pasteur titulaire qui n'est d'ordinaire accordé qu'à de plus longs services, c'est que nous vous connaissions, c'est que nous savions quelles étaient vos convictions chrétiennes, pleines de fidélité et de largeur tout ensemble; quel était votre caractère, grave et sûr, ferme et loyal; quels étaient vos dons intellectuels et vos aptitudes pour la chaire, si indispensables

dans cette grande cité afin que le prédicateur de l'Évangile ne soit pas inférieur au niveau général de culture et de distinction qui règne autour de lui. Nous savions que vous aviez exercé pendant six ans, avec fruit, le saint ministère dans l'un des centres protestants du midi de la France. Et personne ne le savait mieux que moi, car j'avais aussi pendant dix ans prêché l'Évangile dans cette même église toujours chère à mon cœur. Voilà pourquoi je me réjouis, entre tous, de vous voir au milieu de nous et de vous sentir à l'œuvre dans la paroisse de Sainte-Marie que j'ai eu le privilège de desservir pendant près de huit années, et à laquelle je reste uni par tant de liens.

» L'Église a besoin de vous et attend beaucoup de vous, car il lui faut, en quelque mesure au moins, trouver un successeur à ce pasteur éminent que Dieu nous a ravi dans tout l'éclat de ses dons, dans la plénitude de son activité et de son dévouement à l'Église. Que l'évocation de ce souvenir qui s'impose à mon cœur, ne vous enorgueillisse ni ne vous décourage. Chacun de nous est appelé à servir l'Église non selon les dons qu'il n'a pas reçus, mais selon les dons que Dieu lui a départis, et vous en possédez assez pour être en bénédiction à ce troupeau. Que votre prompt succès ne vous élève pas, mais qu'il vous stimule à l'effort, au travail, au progrès; avant tout au progrès spirituel, à la recherche de la communion avec Dieu, et de la *vie cachée avec Christ en Lui*, source profonde et pure dans laquelle nous retrempons notre ministère et nous puisons la force de nous dévouer corps et âme, au service de Dieu et de l'Église!

» Et vous, membres de ce troupeau, recevez comme vous devez le faire votre nouveau pasteur; souhaitez-lui du fond de vos âmes, par des paroles muettes, mais que Dieu enten-

dra, souhaitez-lui une cordiale bienvenue. Accueillez-le avec confiance, avec bonté, avec sérieux, avec beaucoup de prières, vous souvenant que c'est Christ glorifié qui « donne les apôtres, les prophètes, les pasteurs et les docteurs. » N'usez envers lui ni de flatterie, ni d'esprit critique ou malveillant. Soyez équitables, indulgents, respectueux pour vos pasteurs. En traçant nos devoirs, j'ai retracé les vôtres. Puisse-nous, les uns et les autres, les mieux remplir ! Puisse-nous, resserrant aujourd'hui ce lien de pasteur à troupeau et de troupeau à pasteur qui a quelque chose de divin, nous avancer d'un pas plus ferme vers le bercail céleste, sous la garde du Pasteur suprême ! Amen ! »

Après cette allocution, M. le pasteur Dhombres est descendu de la chaire, M. le pasteur Decoppet l'y a remplacé et a prononcé le discours suivant :

# LE BIEN DE L'ÉGLISE

---

« Samuel fit comme l'Éternel lui avait  
» dit et vint à Bethléhem, et les anciens  
» de la ville, tout effrayés, vinrent au-  
» devant de lui et dirent : NE VIENS-TU  
» QUE POUR NOTRE BIEN ? »

(I SAMUEL, XVI, 4.)

MES FRÈRES,

Qu'il me soit d'abord permis, avant de m'adresser directement à vous, d'exprimer au cher collègue qui vient de me précéder dans cette chaire, ma reconnaissance pour les paroles si chrétiennes et si affectueuses, par lesquelles il vient de m'installer officiellement comme pasteur titulaire de cette Église.

Ému comme je le suis en ce moment, il me serait difficile, cher frère, de vous dire à quel point j'en ai été touché. C'est un privilège pour moi et un heureux présage pour mon ministère que vous ayez été choisi pour me présenter à cette Église. Vous m'avez précédé dans celle à laquelle j'ai consacré les premières années de mon activité pastorale, et vous m'y avez montré le chemin. Partout j'ai retrouvé dans cette Église d'Alais, qui nous est

si chère à tous deux, les traces bénies de votre ministère ; — et je n'avais, dans mon inexpérience d'alors, qu'à interroger les souvenirs de votre activité, encore vivants dans tous les cœurs, pour savoir ce que j'avais à faire. Et maintenant, par une coïncidence que je regarde comme une marque de la faveur divine, c'est encore vous qui m'ouvrez la voie dans le nouveau champ de travail où la main de Dieu m'a conduit, et qui me montrez, par votre exemple autant que par vos paroles, avec quelle prudence et quelle charité je dois y marcher. Puissé-je y parcourir une carrière aussi fidèle et aussi bénie que la vôtre ! Puissé-je y goûter la joie d'être entouré comme vous l'êtes du respect et de l'affection de cette Église tout entière !

Je vous présente aussi mes remerciements, Messieurs les Membres du Conseil presbytéral et du Consistoire, et vous mes chers collègues dans le ministère, pour la preuve de haute confiance que vous m'avez donnée, en m'appelant au poste dans lequel je suis installé aujourd'hui. Cet appel est à la fois pour moi un grand honneur et un grand péril. Ce ne sont pas les services que j'ai rendus à l'Église qui m'ont valu vos suffrages, — ce sont les espérances que vous avez fondées sur mon futur ministère. J'ai donc à justifier votre choix en réalisant votre espoir. Je tiens à vous dire en ce jour combien je sens vivement la responsabilité que me crée une pareille situation, et combien j'ai à cœur de répondre à votre attente. Rien ne me coûtera, veuillez en recevoir publiquement l'assurance, pour m'acquitter fidèlement, avec l'aide de Dieu, de la tâche que vous m'avez confiée,

Ce qui me soutiendra dans l'accomplissement de cette tâche, c'est l'affection toute particulière que j'éprouve pour cette Église de Paris dont je suis l'enfant. Je suis attaché aux pierres mêmes de ses temples ! Il n'en est pas une qui ne me rappelle quelque souvenir de mon enfance ou de ma jeunesse. C'est au pied de cette chaire que j'ai suivi longtemps l'École du dimanche. C'est ici que j'ai reçu, par le ministère d'Adolphe Monod, d'illustre et chère mémoire, mon instruction religieuse. C'est dans la paroisse même, à laquelle j'ai le privilège d'être particulièrement attaché, que j'ai fait ma première communion. Cette Église est la patrie de mon âme !... Je viens avec bonheur lui consacrer aujourd'hui, comme une dette sacrée de reconnaissance, le meilleur de mes forces et de mon ardeur.

Mais hélas ! c'est un bonheur voilé de deuil que celui que j'éprouve en ce moment. Je ne saurais oublier que je le dois à la mort prématurée d'un des hommes les plus distingués, — et par l'élévation de l'éloquence, et par la fermeté des convictions, et par la virilité du caractère, — qui aient eu l'honneur de servir cette Église. Oui, le chemin qui m'a conduit à vous a passé sur une tombe que notre Église mouille encore et mouillera longtemps de ses pleurs !... Vous le dirai-je ? J'ai peine à me pardonner à moi-même de succéder à Louis Rognon. Qui suis-je pour remplacer un tel homme au milieu de vous ? Qui suis-je pour servir l'Église de Paris dans les graves circonstances qu'elle traverse aujourd'hui, — alors qu'une main ferme et sûre, comme celle du frère que nous avons eu la douleur de perdre, nous serait si néces-



saire? Ah que de fois ces questions m'ont jeté dans une véritable angoisse, et m'ont arraché le cri de Moïse : « Envoie, ô Dieu, celui que tu dois envoyer ! »

Ces questions, je ne suis pas seul sans doute à les poser. Je ne suis pas seul à jeter un regard anxieux, d'un côté sur la faiblesse de l'ouvrier, de l'autre sur la grandeur de l'œuvre. D'ailleurs quand un nouveau pasteur arrive dans une Église, il est naturel qu'on se demande si son ministère y sera utile, si ce ministère répondra aux exigences de la situation et pourra contribuer d'une manière efficace au bien de l'Église. Un jour les anciens de la petite ville de Bethléhem, voyant arriver auprès d'eux le prophète Samuel, allèrent, inquiets, à sa rencontre, et lui dirent : « Ne viens-tu que pour notre bien ? » — Cette question, je le sens, vous me l'adressez en ce moment, mes frères, dans le secret de vos cœurs. Je vais essayer d'y répondre en vous disant comment je comprends le bien de l'Église, et de quelle manière je désire y travailler.

Et d'abord qu'est-ce que LE BIEN pour l'Église? Ce ne peut être évidemment que la réalisation complète de son idée. Le bien, pour l'Église, c'est d'être tout ce que Dieu a voulu qu'elle fût; c'est d'atteindre pleinement le but pour lequel elle a été instituée. Or, qu'est-ce que l'Église chrétienne? C'est l'association, c'est le corps de tous ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui cherchent ensemble à réaliser une vie sainte, la vie que Jésus-Christ a révélée dans son enseignement et manifestée en sa personne. L'Église est une société, voilà sa forme; elle professe une

seule foi, voilà sa base ; elle cherche à réaliser la vie selon Dieu, voilà son but. Son bien, c'est donc d'être une société toujours plus unie, — d'avoir une foi toujours plus pure, — de réaliser une vie toujours plus sainte.

Est-ce seulement par voie de déduction analytique qu'on arrive à déterminer ces trois éléments ? Nullement, mes frères, l'Église n'est pas une simple idée : elle est un fait, une réalité historique ; et nous pouvons savoir ce qu'elle doit être en nous reportant à l'époque où elle s'est le plus approchée de son idéal ; — à cette époque créatrice, où le fleuve, qui roule aujourd'hui à travers le monde ses ondes souvent troublées, sortait pur de sa source. Ouvrez le livre des Actes, et relisez la description de cette Église primitive qui est demeurée le type admirable, et jusqu'à présent unique, de la véritable Église. Voici ce que l'écrivain sacré nous dit des premiers chrétiens de Jérusalem : « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, — dans l'union, — dans la fraction du pain et dans la prière. » (Actes II, 42.) Ne distinguez-vous pas là nettement les trois éléments que nous énumérions tout à l'heure ?

Au surplus, quand nous ne trouverions pas, dans ce sobre et vivant tableau de la première communauté chrétienne, l'idéal même et par conséquent le bien que doit poursuivre l'Église, — nous en trouverions les traits épars dans une foule de déclarations scripturaires. S'agit-il de la profession de la foi ? N'est-il pas dit que l'Église est « la colonne et l'appui de la vérité ? » (I Tim., III, 15.) S'agit-il de l'union qui doit régner entre ses membres ? Saint Paul ne compare-t-il pas l'Église, dans son langage empreint

d'un mysticisme si profond, au « corps même de Christ » dont tous les chrétiens sont les membres ? (Rom. XII, 5 ; I Cor. x, 17 ; XII, 13, 27 ; Eph. I, 23, etc.). S'agit-il enfin de la sainteté comme but définitif que doit atteindre l'Église ? « Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, après l'avoir nettoyée en la lavant d'eau et par sa parole, pour la faire paraître devant lui une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. » (Eph. v, 25, 26, 27.)

La foi, l'union des âmes, la vie spirituelle, — voilà donc, d'après l'enseignement même des Écritures, le bien de l'Église. Voilà par conséquent, mes frères, sous son triple aspect, la tâche à laquelle j'ai à cœur de me dévouer au milieu de vous. Et maintenant, qu'ai-je à faire pour la bien remplir ?

Qu'ai-je à faire, en premier lieu, pour travailler à l'affermissement de la foi dans cette Église ? J'ai tout d'abord à respecter moi-même cette foi ! Car elle en a une, — elle n'en a qu'une ! — et nous savons tout ce qu'elle a versé jadis de sang et de larmes pour la maintenir et la défendre. Eh bien, cette foi sacrée, je le répète, je dois la respecter ! Je ne dois pas monter dans cette chaire pour vous dire : « Voici ma théologie, voici mon christianisme, voici ce que j'ai trouvé en méditant dans mon cabinet sur Dieu, sur l'homme, sur le péché, sur la rédemption. » Malheur à moi, si je venais ici me prêcher moi-même ! Malheur à moi, si, au lieu des enseignements de la sagesse

divine, je vous faisais entendre ceux de la sagesse humaine! Je ne viens donc pas vous apporter un autre Évangile que celui que vous connaissez déjà, l'Évangile des Apôtres, des réformateurs et de nos pères, l'Évangile du salut par la foi en Jésus-Christ, qui se résume tout entier dans cette grande parole : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Je viens à vous, non en docteur, mais en ambassadeur de Jésus-Christ, et je n'ai d'autre ambition que de vous annoncer fidèlement la croix de Jésus-Christ, l'amour de Jésus-Christ, le pardon de Dieu en Jésus-Christ. Et si jamais, — ce qu'à Dieu ne plaise! — j'abandonnais la foi de cette Église, je n'aurais pas le triste courage de travailler à la détruire aussi dans vos âmes. Non, je ne ferais pas cette chose-là!... Je déposerais mon titre et ma robe de pasteur, je descendrais de cette chaire, et j'irais m'asseoir, silencieux et désolé, sur les ruines de mes convictions!

C'est parce que tous n'ont pas agi ainsi qu'aujourd'hui la foi est ébranlée parmi nous. La négation, cela est triste à dire, n'est pas venue du troupeau, mais de ses conducteurs; elle est descendue du haut de la chaire. Et puis elle a trouvé un aliment et une force dans l'atmosphère intellectuelle de notre époque. Le vent qui passe sur notre génération est un souffle d'incrédulité. La tendance générale des esprits, c'est de séparer non-seulement la morale, mais toutes choses de la religion; — c'est de bannir Dieu de tous les domaines. L'hostilité est déclarée, ardente.

partout répandue, — et malheureusement déguisée sous ces noms sacrés de liberté, de tolérance, de progrès, qui font battre tout cœur généreux.

Que doit faire le pasteur pour résister à un pareil courant et pour maintenir la foi dans les âmes? Viendra-t-il prouver et défendre devant son auditoire les dogmes contestés? Viendra-t-il combattre les objections des incrédules? Non. Il s'agit, à mon sens, beaucoup moins de discuter que d'affirmer, que de proclamer simplement la bonne nouvelle du salut, que d'annoncer Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Il faut aller droit au but, et ce but, c'est de réveiller les âmes, et de les amener à sentir le besoin d'un Sauveur. La grande, l'éternelle actualité, c'est la prédication de la repentance et du salut. Sous l'incrédule ou le douteur, ou l'homme simplement ébranlé dans ses convictions, je chercherai donc à atteindre le pécheur lui-même. Je m'efforcerai de l'amener à la foi par le chemin de la conscience, et de remuer son cœur pour frapper son esprit. En d'autres termes, c'est Jésus-Christ que je chercherai à présenter aux âmes dans la royale beauté de son amour, pour les conduire de Lui à la doctrine. N'est-il pas, en effet, le chemin en même temps que la vérité? Et la foi est-elle autre chose que l'élan qui nous jette dans ses bras et l'étreinte qui nous y retient?

Je crois aussi que, pour fortifier la foi, il importe de dissiper le malentendu qui fait du christianisme l'adversaire de la liberté. Beaucoup d'esprits sérieux repoussent les croyances évangéliques comme contraires à la tendance libérale de notre époque. On répète que ces croyances ont

fait leur temps, qu'elles sont étroites, qu'elles ne peuvent plus s'accorder avec les idées, les progrès et les aspirations de la société moderne ; — et l'on prétend y substituer, comme plus favorable à la liberté, vous savez quel pâle christianisme sans dogmes et sans miracles. Eh bien, il faut énergiquement combattre cette prétention. Il ne faut pas se lasser aujourd'hui de montrer que la liberté, toute liberté, celle de la pensée comme celle de la conscience, celle de l'Église comme celle de la société, — repose sur les croyances évangéliques positives. Ah ! savez-vous quelle est notre crainte, à nous qui avons l'honneur de combattre pour ces doctrines ? Notre crainte, ce n'est pas qu'on aime trop la liberté et qu'elle triomphe au milieu de nous, — c'est qu'on ne l'aime pas assez, c'est qu'on la comprend mal, c'est que les théories nouvelles qui se parent de son beau nom ne la compromettent et ne la ruinent ! Qu'on ne se paie pas de mots, qu'on aille au fond des choses, et l'on verra bien que c'est nous qui sommes les défenseurs de la liberté. C'est au nom de la liberté divine, par exemple, que nous affirmons le surnaturel. Nous repoussons comme attentatoire à cette liberté la notion d'un Dieu enfermé dans les lois qu'il a faites, et incapable de modifier son œuvre, même pour la sauver. C'est au nom de la liberté humaine que nous croyons au dogme de la chute et à toutes les doctrines qui en sont la conséquence. Nous repoussons comme attentatoire à cette liberté la conception qui fait du péché un degré inférieur et nécessaire de notre développement. Et c'est aussi parce que nous voulons la liberté de notre Église, — oui, la première de toutes les

libertés, — celle d'exister, — que nous affirmons le droit et le devoir de cette Église de se lever aujourd'hui dans sa dignité, et de dire à ceux qui foulent à leurs pieds ses glorieuses traditions, ses liturgies et ses croyances : « Vous ne me gouvernez pas ! »

Vous le voyez, mes frères, je m'efforcerais de présenter la vérité chrétienne, d'une part, comme répondant aux besoins permanents de l'âme humaine, parce qu'elle est une doctrine de salut; de l'autre, comme répondant aux besoins de notre époque, parce qu'elle est une doctrine de liberté.

Si la profession de la foi est la base même de l'Église, l'union de ses membres en est la force et la beauté. Unie, l'Église est capable des plus grandes choses, soit dans le domaine de l'évangélisation, soit dans celui de la charité. Divisée, au contraire, ses forces s'épuisent dans une lutte intérieure qui nuit au développement de sa piété et qui est un scandale pour le monde.

Hélas! je viens de mettre le doigt sur notre plaie, et de vous indiquer par là même la partie la plus difficile de ma tâche au milieu de vous. Nous sommes divisés, nous sommes en guerre, vous le savez; — et à la tristesse que nous éprouvons d'avoir à nous combattre les uns les autres, vient s'en joindre une autre non moins amère, celle de voir notre glorieuse Église affaiblie au dehors dans sa considération et dans son influence. Ah! pourquoi faut-il que nous consumions le meilleur de nos préoccupations et de nos forces dans cette crise intérieure, tandis qu'au dehors

tant de besoins nous appellent, tant de cœurs avides de vérité se tournent vers nous, tant d'âmes enfin fatiguées de ces doctrines, « qui sont romaines mais ne sont plus chrétiennes, » — se demandent en vain dans quelle Église elles pourront trouver un refuge ?

Notre situation est grave. Est-elle sans issue ? Est-elle désespérée comme quelques-uns l'affirment ? Je ne le crois pas. Je ne suis pas au nombre des découragés qui entrevoient dans un prochain avenir la ruine de notre Église. J'ai la confiance que Dieu ne nous abandonnera pas. Il aura compassion des enfants, ne serait-ce qu'à cause des pères. Il y aura des défections dans nos rangs, c'est inévitable : il faut bien que tôt ou tard ce qui est dans la logique des principes se réalise dans le domaine des faits. Je ne crois pas que ceux qui n'admettent plus le surnaturel puissent rester longtemps, sans se faire violence à eux-mêmes, membres d'une Église qui l'a toujours affirmé, et qui l'affirme encore dans toutes ses liturgies, dans toutes les fêtes de son culte et dans toutes les lignes de son *Credo* ! Mais ceux qui en sont arrivés à cette négation extrême qui implique toutes les autres sont-ils nombreux ? Je suis convaincu du contraire. La grande majorité dans notre Église, — dans toutes nos Églises, — est restée fidèle à l'autorité des Écritures et aux doctrines fondamentales du Christianisme. Parmi ceux qu'ici et ailleurs nous avons la douleur d'avoir pour adversaires, il y a, nous en avons l'heureuse assurance, une foule d'hommes avec lesquels nous parviendrons à nous entendre, parce qu'au fond ils ont la même foi et les mêmes espérances que nous. A



ceux-là nous tendons et nous tendrons toujours une main fraternelle. Ils la repoussent peut-être aujourd'hui, mais demain ils la serreront avec amour ! Aveuglés à cette heure par la poussière du combat, ils nous regardent comme des adversaires du véritable protestantisme, mais le jour vient, et peut-être est-il moins éloigné qu'on ne pense, où ils s'apercevront que nous en sommes les vrais défenseurs, et qu'il n'y a entre eux et nous que des malentendus et des questions secondaires. Oh ! alors, ils nous béniront d'une fermeté qui les irrite aujourd'hui, mais qui sauve notre Église et eux avec elle !

Je travaillerai avec ardeur, et non sans espoir, à cette œuvre de réconciliation. J'y travaillerai, en insistant non sur ce qui nous divise, mais sur ce qui nous rapproche ; en m'efforçant de bannir toute étroitesse dogmatique et tout esprit de parti ; en m'abstenant des mesquines passions qui enveniment les luttes au lieu de les apaiser, et les rabaisent au lieu de les élever.

J'y travaillerai aussi en cherchant à fortifier au milieu de nous l'amour qu'on doit à l'Église dont on est membre, le sentiment des devoirs qu'on a à remplir à son égard, le besoin d'unité et de cohésion, la nécessité des rapports fraternels entre ceux qui font partie de la même communauté, — toutes choses malheureusement fort affaiblies de nos jours.

J'y travaillerai enfin et surtout en cherchant à attirer toutes les âmes à Jésus-Christ. Je vous disais tout à l'heure que, pour fortifier la foi dans notre Église, je ne voulais savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Eh bien,

pour y ramener l'union, n'est-ce pas encore Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié que je dois savoir? N'est-ce pas autour de sa personne et de sa croix que tous ceux qui ont un cœur chrétien peuvent se rencontrer et s'unir dans la même adoration et la même reconnaissance? Il arrive parfois que, dans une nuit obscure, les soldats du même drapeau, se croyant adversaires, se combattent avec acharnement. Mais quand le soleil paraît à l'horizon, ils se reconnaissent aussitôt, et alors ils jettent leurs armes et s'embrassent avec joie. Notre soleil, c'est Jésus-Christ! Qu'il se lève, plus lumineux, plus éclatant que jamais, au milieu de nos sombres luttes, et bien des cœurs se rapprocheront, — et bien des ennemis de la veille se sentiront des frères!... Oui, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié que je vous annoncerai, mes frères. C'est en son nom béni, le seul qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, que je chercherai à ramener la paix et l'union au milieu de nous. O vous qui croyez en Jésus-Christ comme en votre Sauveur; vous qui ne lui avez pas ravi sa couronne; vous qui ne lui avez pas dit : « Tu t'es trompé, Galiléen! Tu t'es cru le Fils de Dieu, mais tu n'es qu'un homme comme nous, coupable d'erreur et de péché; » — que faites-vous de nous combattre? Ouvrez enfin les yeux, et reconnaissez que nous sommes disciples du même Maître et soldats du même Chef. Venez à nous, et travaillons ensemble à relever et à défendre les murs de notre chère Sion!

La foi et l'union dont nous venons de parler ne sont

que des moyens. Le but, par conséquent le bien suprême de l'Église, c'est la vie chrétienne elle-même. Une Église pourrait professer la plus pure doctrine, jouir de la paix la plus profonde, posséder la meilleure organisation, — si elle n'a pas la vie, — elle n'est qu'un corps sans âme. La préoccupation dominante, continuelle, d'un pasteur, doit donc être d'éveiller ou d'entretenir la vie dans le troupeau qui lui est confié. Comment y parviendra-t-il? Je n'hésite pas à le dire : l'essentiel, c'est qu'il ait lui-même la vie. Quand il aurait les dons intellectuels les plus magnifiques, l'activité extérieure la plus considérable, la personnalité la plus sympathique, — s'il n'a pas une piété vivante, sans cesse alimentée par la communion de Dieu et par la prière, — sa parole ne sera que l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit. Elle n'aura ni l'accent qui ébranle les âmes, ni l'autorité qui les convainc, ni l'amour qui les réchauffe. Et n'eût-il au contraire aucun des dons brillants qui captivent un public, — s'il est vraiment un homme de Dieu, — laissez-le faire : il n'excitera peut-être aucun enthousiasme, il n'obtiendra peut-être aucun succès bruyant, mais il creusera un sillon profond et convertira les âmes!

Représentez-vous en effet ce qu'est notre ministère. Toutes les misères viennent frapper à la porte du pasteur : il doit répondre à toutes, les connaître toutes, les soulager toutes; du fardeau de chacun, il doit faire son propre fardeau. L'éducation religieuse de la jeunesse lui est confiée; il prie au chevet des malades; il parle sur la tombe des morts; il s'occupe des écoles et des œuvres de charité et d'évangé-

lisation; il fait des visites; il prêche en public et en particulier. Il a charge d'âmes, et, s'il prend au sérieux sa mission, le salut de ces âmes est sa préoccupation constante, sa prière, et souvent son angoisse. Et quand il rentre dans la solitude de son cabinet, il y trouve un nouveau champ d'activité, celui de l'étude : après l'action de la parole, l'action de la pensée. Il doit pénétrer toujours plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne. S'il veut que sa prédication soit intéressante et actuelle, il doit la travailler beaucoup, et se tenir au courant du siècle et de ses besoins. Aucune des grandes questions sociales ou ecclésiastiques dont on s'occupe de nos jours ne doit le trouver indifférent. Moins que jamais le pasteur peut s'enfermer aujourd'hui au fond du sanctuaire et se tenir en dehors du mouvement des esprits. Vous le voyez : il faut qu'il soit toujours prêt, toujours bien disposé, toujours zélé; il faut qu'il ait toujours, car à chaque moment il peut être appelé à donner. Redoutable exigence que celle-là ! Car le pasteur est un homme après tout : il connaît, lui aussi, les assauts du tentateur; il connaît les doutes, les défaillances et les découragements. Parfois son cœur voudrait pleurer dans le silence, mais non, il faut parler : l'heure de la pauvreté et de la sécheresse spirituelle est peut-être celle où il lui faudra monter en chaire ou assister un mourant dans ses dernières angoisses ! Je vous le demande, où trouvera-t-il la force de suffire à une pareille tâche ? Quelle sera la source, toujours fraîche et abondante, où pourra s'alimenter une pareille activité ? Cette force, cette source, c'est la grâce du Seigneur, invoquée dans une perpétuelle

et ardente supplication, je n'en connais pas d'autre!

Ah! mes frères, invoquez-la donc avec nous, cette grâce sans laquelle nous ne pouvons vous faire aucun bien. Priez pour vos conducteurs spirituels. Priez pour moi. Ne nous laissez pas seuls à l'œuvre, venez à notre aide. Ce que nous voulons, c'est votre bien; mais il faut que vous le vouliez avec nous. Nous ne pouvons rien sans Dieu, — mais nous ne pouvons rien non plus sans vous. D'où vient, par exemple, que nos prédications, — je parle des moins infidèles, de celles qui nous coûtent le plus de labeurs, de prières et d'angoisses, — glissent souvent sur vos âmes sans y pénétrer? C'est que vous ne les écoutez pas avec un désir assez sérieux d'édification. Vous venez nous entendre avec un esprit trop souvent critique; vous jugez nos discours comme des morceaux de littérature, et nos plus pressants appels, comme des mouvements oratoires plus ou moins bien réussis; — et c'est ainsi que vous transformez en amusement intellectuel, en affaire d'art, une parole que l'Esprit de Dieu avait peut-être aiguillée tout exprès pour transpercer vos consciences et vos cœurs!

Encore une fois, aidez-nous, mes frères, à vous annoncer avec courage et avec fruit la parole de Dieu. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, combien une prédication sans cesse renaissante, dans laquelle il faut être toujours nouveau et intéressant, avec un fond d'idées toujours le même, — est une lourde tâche. Mais vous pouvez beaucoup pour nous la rendre plus facile. Obligez-nous, à force de sérieux, à vous parler toujours plus simplement; apportez-nous des âmes avides non de talent, mais de vérité, — non d'un

vain attendrissement, mais d'une solide édification, — non de la sagesse et de l'éloquence humaines, mais de la parole divine elle-même. Et puis, encouragez-nous, supportez-nous, conseillez-nous, et donnez-nous quelquefois la joie de savoir que notre parole a trouvé quelque écho dans vos cœurs et vous a fait du bien !

Telle est, mes bien-aimés frères, la manière dont je comprends ma tâche et dont je m'efforcerai, avec l'aide de Dieu, de la remplir. Certes elle est grande, les temps sont difficiles, et je sens vivement ma faiblesse. Mais je ne suis pas découragé ; je travaillerai avec espérance et avec confiance. Je ne partage pas, je vous l'ai dit, les appréhensions de plusieurs sur l'avenir de notre Église. Elle traverse un temps de crise, non de défaites ; de souffrance, non de déclin. Une fois de plus, fidèle à son vieil emblème, elle ressemble au buisson ardent qui apparut dans le désert à Moïse, et elle peut dire : « Je suis toute en feu, mais je ne suis pas consumée ! »

Et puis, après tout, à quoi sert de tant regarder vers un avenir qui n'appartient qu'à Dieu ? Regardons au présent, et faisons aujourd'hui notre tâche d'aujourd'hui. A nous la fidélité, à Dieu le succès. Gardons-nous tout ensemble d'un optimisme aveugle et d'un découragement énervant. Que chacun de nous, pasteurs, anciens, diacres, membres fidèles de cette Église, travaille à l'affermissement de la foi, au progrès de la concorde, au développement de la piété ! Que chacun de nous surtout se réveille lui-même, et cherche avec ardeur le bien de son âme ; et

alors, n'en doutons pas, une ère nouvelle commencera pour notre Église, une ère de fidélité, de paix et de conquêtes !

Pour moi, mes frères, j'en atteste en ce jour solennel cette table sainte dressée aujourd'hui devant nous, je n'ai qu'un désir, qu'une ambition, c'est votre bien. Que Dieu me donne de le discerner clairement toutes les fois que j'aurai un vote à déposer dans vos Conseils ! Qu'il me donne de le chercher avec ardeur toutes les fois que je monterai dans vos chaires ! Qu'il me donne de m'en souvenir dans tous mes rapports avec vous comme pasteur et comme ami ! Qu'il me donne enfin d'y travailler sans relâche et jusqu'à la fin de ma course, — en sorte qu'au jour où il m'appellera à lui rendre compte de mon administration ; au jour où il me dira, lui aussi : « N'es-tu venu que pour leur bien ? » — je puisse lui répondre : « Oui, malgré bien des défaillances, malgré bien des lacunes et bien des fautes, — oui, je ne suis venu que pour leur bien ! »

LES PÉCHÉS DE LA FRANCE

95